

HENRI VANDEPUTTE

**LETTRES**  
**À FÉLIX LABISSE**

1929-1935



Édition établie  
par Victor Martin-Schmets  
Avant-propos et Repères chronologiques  
par Jean Binder

Rafael de Surtis



## AVANT-PROPOS

Victor Martin-Schmets a consacré une partie de sa vie à rassembler, étudier et publier l'œuvre littéraire et poétique d'Henri Vandeputte. Les douze tomes constituant son œuvre complète ont été publiés à Bruxelles en 1992-1993 par les éditions Tropismes. La découverte des lettres d'Henri Vandeputte à Félix Labisse, couvrant la période 1929 à 1935, a retenu son attention et conduit à une édition qui méritait d'être publiée. L'autre versant de cette correspondance, les lettres de Félix Labisse à Henri Vandeputte, peut-être réapparaîtra-t-il aussi un jour...

Le contexte de ces échanges épistolaires, il convient de le situer.

Il y a tout d'abord Henri Vandeputte, né le 16 février 1877 à Schaerbeek (Bruxelles). Écrivain et poète, il eut une vie aventureuse et exerça de nombreux métiers. Il passa son enfance à Bruxelles. Son père était « marchand de rubans et soieries », rue Saint-Jean, et chaque année, à la belle saison, il ouvrait une succursale de son magasin à Ostende, au coin de la rue Longue et de la rue de Flandre. La famille s'installait pour sa part rue de la Chapelle. Dès 1895, Henri Vandeputte créa avec Albert

Stassart et Arthur Toisoul une première revue littéraire: *L'Art jeune*, à laquelle fera suite *Le Coq rouge*. De 1895 date également son premier livre intitulé *L'Homme jeune*. À l'âge de vingt ans, il fait un premier séjour à Paris, entrant dans les milieux littéraires, et se lie d'amitié avec Charles-Louis Philippe, ainsi qu'avec Paul Fort. Il crée successivement trois nouvelles revues: *Comme il nous plaira*, *Tablettes*, puis *Antée* en 1906 avec Christian Beck. Joueur impénitent, des dettes de jeu et un divorce le contraignent à partir à l'aventure aux États-Unis durant trois ans, de 1907 à 1910. À son retour, il passe près de neuf années à Paris, de 1910 à fin 1918, où il dirige *La Revue des Français* et rencontre dans ce contexte la plupart des grands écrivains et artistes de l'époque. Il approche, entre autres, Modigliani, Apollinaire, Marie Laurencin, Picasso, entre en relations avec André Gide, Paul Claudel, Francis Jammes, Maurice Maeterlinck, Stéphane Mallarmé... Mais c'est avec Max Jacob qu'il se lie véritablement d'amitié. Il publie des romans sous son nom propre, sous le pseudonyme de Pierre de la Marne pour la collection du « Petit Livre populaire » éditée par Ferenczy (*Le Meilleur amour*, *Les Volontaires de la revanche*, *Marguerite au cœur d'or*, *Le Passé ressuscité*, *Entre deux feux*, *Le Moulin de la trahison*) et prête même sa plume à des écrivains de renom, Willy en particulier, pour *L'Implaquable Siska* et *Les Amis de Siska*. Puis Henri Vandeputte revient à Ostende début 1919. Il est alors engagé au Casino de cette ville et en devient très rapidement le secrétaire général. Le 1<sup>er</sup> décembre 1923, il reprend avec Van Hasbroeck, dix-

huit mois durant, le journal *Le Carillon* dont il fera un quotidien. Il devient ensuite administrateur de la société Les Palaces d'Ostende, tout en restant secrétaire général du Kursaal, le comble pour un joueur. Il fonde parallèlement le Rotary Club d'Ostende. Ses liens d'amitié avec James Ensor le conduisent à s'intéresser aux autres peintres ostendais, les anciens comme Permeke ou Spilliaert, mais aussi la jeune génération. Il commence à devenir collectionneur, accumulant de nombreuses collections : meubles, porcelaines, tableaux... En 1934, à la suite de la faillite des Palaces d'Ostende et de la perte de son emploi, il fonde une galerie d'art : la galerie Janus à Anvers. En 1937, il est appelé par Willy Toussaint au Casino de Namur. Cela ne durera pas. La guerre de 1939-1945 le ramène à Ostende. Il s'occupe alors de la librairie Corman, 51 rue Adolphe Buyl. À la fin de la guerre, toujours tenu par sa passion du livre, il ouvre avec Lydie sa dernière compagne une petite librairie-bouquinerie à Ostende, 2 rue de Madrid. C'est en cette ville qu'il décède le 4 avril 1952.

Le deuxième protagoniste est Félix Labisse... Félix Labisse était né le 9 mars 1905 à Marchiennes dans le Nord, mais c'est à Douai qu'il passe toute son enfance. En 1922, il séjourne à Ostende où il suit les cours de l'École de pêche maritime. En 1923, son père crée un armement de pêche à Zeebrugge. Sa famille déménage à Heyst-sur-Mer. En 1924, Labisse réalise ses premières peintures. En 1927, installé à Ostende, il se lie d'amitié avec James Ensor, dont il devient le disciple, Constant Permeke, Léon Spilliaert, Henri Vandeputte, Jean

Teugels et le cinéaste Henri Storck. Cette même année, il ouvre à Ostende une galerie d'art, la Galerie d'Art moderne, avec sa sœur Antoinette, dite Ninette. En 1928, il fonde avec Henri Storck le « Club du Cinéma d'Ostende », organise sa première exposition particulière et commence à écrire des récits et des poèmes. En 1929, il écrit l'argument d'un court métrage d'Henri Storck, *Pour vos beaux yeux*, avec pour acteurs Henry Van Vyve, sa sœur Ninette, et plus accessoirement lui-même et le peintre Alfred Courmes. En 1930, il fonde avec Henry Van Vyve une revue littéraire et artistique dénommée *Tribord* qui comptera cinq numéros cette année et trois numéros en 1931. Les principaux collaborateurs en sont, en dehors de Félix Labisse et du poète Henry Van Vyve, Henri Vandeputte, Michel de Ghelderode, Franz Hellens, Jean Milo, Pierre Bourgeois, Raymond Colleye, Gaston Derycke, Edmond Vandercammen, Jean Teugels, Georges Linze, Maurice Carême, Victor De Knop, Jean Pulings, Robert Goffin et les illustrateurs Edgard Tytgat, Frits Van den Berghe, Constant Permeke, Léon Spilliaert, Roger Van Gindertael, Carol Deutsch, Georges Creten... Plusieurs des collaborateurs de *Tribord* venaient de *La Flandre littéraire* dirigée par Firmin Cuypers et Michel de Ghelderode, également publiée à Ostende. Parallèlement, il écrit la première ébauche d'un récit titré *La Déesse* et il tient le premier rôle dans *La Mort de Vénus* aux côtés d'une jeune austro-hongroise surnommée Gwen Norman, un nouveau court métrage d'Henri Storck réalisé durant l'été. Cette même année 1930, à l'automne, on le voit autour de

Gand et Laetem-Saint-Martin sur les lieux du tournage de *Ce soir à huit heures*, un film d'inspiration surréaliste du peintre et cinéaste français Pierre Charbonnier. Les acteurs sont Raymond Rouleau, Lucienne Lemarchand et le libraire Mathieu Corman dont le rôle ne passe pas inaperçu. À la même période, il entreprend des peintures murales représentant des portraits d'écrivains pour la librairie de Mathieu Corman à Ostende. Ces fresques seront achevées en mai 1931. Un article d'Henri Vandeputte en fera l'éloge dans la revue bruxelloise *Le Rouge et le noir*. L'été 1931, il assiste au tournage d'*Une idylle à la plage*, un nouveau film d'Henri Storck sur un scénario de Jean Teugels. C'est l'histoire d'un amour, né au bord de la mer, à Ostende, contrarié, puis, comme de juste, couronné de bonheur. Les acteurs sont Raymond Rouleau, dans le rôle d'un séduisant militaire, et Gwen Norman, déjà rencontrée l'année précédente. Félix Labisse, Léon Spilliaert et James Ensor font dans ce film une courte apparition. Au cours de l'automne 1931, il crée les décors de *Liliom* de Ferenc Molnar mis en scène par Raymond Rouleau au Théâtre royal des Galeries à Bruxelles.

Durant sa période ostendaise, entre peinture et littérature, Labisse se crée son univers, un univers poétique, aux frontières du rêve, de l'imaginaire, du fantastique. Ses écrits, prolifiques, trouveront un large écho dans ses dessins, gouaches et peintures de cette époque. Dessinateur, peintre, écrivain et poète lui aussi, chroniqueur, critique, scénariste, directeur de galerie, rédacteur en chef de la revue *Tribord*, Labisse fait feu de tout bois. Parmi ses textes, tou-

chant directement à son inspiration picturale, on peut citer en 1928 un récit titré « Préhistoire » dont le découpage nous fait découvrir l'histoire de la terre jusqu'à la veille du Déluge (« La terre était alors pleine comme une outre de plantes bizarres et d'animaux hyperdiaboliques », « Les aplatigos, les dictamets, les phonodons moururent de chasteté, l'on constata une forte dépopulation et l'on attendit anxieusement le déluge »), en 1929 un autre récit titré « La Nuit d'Antoine », sa propre version de la tentation de Saint Antoine : « Voici venir du ponant les quarante sourires onctueux et les vices costumés en vertus théologales pour les besoins de la cause. Voici venir d'orient les jolis péchés charnels, les plus terribles ». Des tentations charnelles, que Labisse détaille avec délice, on passe aux tentations de la gourmandise : « les mets de Baltazar »... Puis vient le philosophe-mage Hermogène qui connaît des formules qui détruisent tout. Vient ensuite le prince hermétique des mots-mythes. Puis le trouvère des amours discrets. Puis Macus, grand-maître des hordes des Empires noirs, qui se comporte en vrai militaire. Arrivent alors Belzebuth et Astaroth son lieutenant. Ils font surgir une végétation luxuriante dans le désert et font apparaître les suppôts de l'enfer. Et l'on verra décrits tout particulièrement « les diables des cohortes sexuelles dont les corps parsemés de phalles les font ressembler aux déesses indoues de la maternité ». Il y a aussi quelques monstres. « Tiens tiens, mais tous les beaux monstres légendaires sont là. Ceux d'Angélique et d'Andromède, le Minotaure, les guivres aux belles lèvres, l'hydre de Lerne, la bête du Gévaudan,



Diapalu et le grand serpent de mer ». À la suite de cela, il écrit une pièce de théâtre sur le même thème, mais avec un argument totalement différent. Il est probable que c'est de cette année 1929 également que date une autre pièce de théâtre titrée *Balkis*. On peut y retrouver une influence de *La Reine de Saba* du Dr Mardrus, beaucoup d'humour en plus : « Qu'elle est belle Balkis. Une légère tunique translucide la prend des hanches laissant découvert une poitrine inimitable et un ventre à damner mille dominations. Sous l'étoffe ultra-arachnéenne, apparaissent comme embrumées des hanches lisses, un pubis ivoirien, des cuisses amphores et des genoux roses. Qu'elle est belle Balkis!!! Son visage fardé à l'orientale semble un bronze unique. Ses yeux sont des miroirs allongés jusqu'aux tempes. Qu'elle est belle Balkis!!! [...] Belle et magnifique, elle vient visiter notre Roi célèbre par sa sagesse. Et sans doute lui poser des énigmes car les femmes sont friandes de ces délassements de l'esprit ». En 1930, il achève un récit érotique titré *Andrée* et il travaille, nous l'avons déjà dit, à la première version de *La Déesse*. Ce texte et sa deuxième version seront achevés dans les premiers mois de 1931. La déesse est bien sûr Vénus. La première version, dédiée à Henry Van Vyve, comprend dix chapitres : Adolescence, Théologie, La déesse, Jeux de l'amour, et du hasard, Monsieur Adelphe, La copine, Paysages, Le grand soir, Apothéose. C'est l'aventure d'un jeune homme nommé Theo qui ressemble étrangement à Labisse et à ce que l'on connaît de sa biographie. « Theo s'intéressait maintenant à la littérature d'avant-garde ; le libraire de la

ville recevait pour lui des monceaux d'ouvrages dadas qu'il lui vendait en souriant. Les poèmes phonétiques le remplissaient d'aise; il en composait qu'il envoyait sans espoir à des revues éphémères ». Theo a un ami dénommé Lecomte. « La question religieuse les attirait, les dogmes usagés moisissaient sur les arbres, il fallait du neuf, mais un neuf qui allie le mystère et le sexe. [...] Ils rêvèrent donc d'une religion purement sexuelle, sorte de cristallisation, obtenue par un procédé ultra-moderne, des vieilles croyances d'Isis, d'Astarté et de Vénus ». Ils imaginent de dédier un temple à la déesse. « Une des plus belles statues, la sublime Anadyomène de Cyrène serait le clou du sanctuaire, et derrière, la naissance de Vénus de Botticelli servirait de toile de fond. Dans des niches les déesses impures Volupie, Perfica, Cotytto, Pertunda, Prema, Lubenta souriraient aux fidèles ». Ils créent donc le vénusisme, affichent leurs convictions. Tout cela entraîne un véritable scandale. Il ne leur reste qu'à se sauver. Chacun part de son côté. Voilà ce que l'on pouvait lire au chapitre « Théologie ». Puis on passe au chapitre titré « La déesse ». Theo arrive à Ostende. « Ostende en août est une vieille Dame qui sourit au soleil ». Il se rend sur la plage et y rencontre une femme superbe. « La conversation habilement dirigée par Theo roule sur la mythologie. Il dit à brûle pourpoint comme tombe le feu du ciel: Vous êtes bien belle Vénus. Elle lui répond surprise: Comment savez-vous que je m'appelle Nadia Vénus? Je m'en doutais, répond Theo ». Vénus raconte sa splendide existence à son amant du XX<sup>e</sup> siècle. « Les jeux de l'amour... et du hasard » se

rapportent à la passion des deux amoureux, à leurs difficultés financières et ce qu'ils tentent pour s'en sortir. C'est ainsi que Vénus essaie d'user de ses charmes. La solution viendra d'une rencontre avec Monsieur Adelphe qui a connu Vénus par le passé et en qui Theo reconnaît le diable. Il signe un pacte avec ce dernier : la richesse contre son opinion politique puisque de nos jours l'âme n'a plus de valeur. Dans le chapitre titré « La copine » ou « Les copines », l'ami de Theo, adepte du vénusisme comme lui, à la recherche lui aussi de Vénus, ramène Astarté. Les deux déesses sœurs se retrouvent. On profite de la mer et du soleil. « Les dunes sauvages et solitaires sont tout près ». Quelques moments de plaisir qui ne durent guère. Theo est contacté par Monsieur Adelphe. La révolution russe l'appelle. Il prend avec Vénus le train pour Varsovie, puis arrive à Cracovie. L'insurrection débute, prend de l'ampleur. Labisse nous la décrit avec un luxe de détails et ne nous ménage pas la fin, une fin qui nous fait songer à un tableau de Delacroix : « Vénus est vermeille. Son corsage déchiré a libéré ses beaux seins, seule blancheur au milieu de ce sombre tableau sans merci. Theo et la Révolution sont morts. Lorsque les troupes du Génie déblayèrent les décombres, pour en retirer les cadavres, on y chercha en vain le corps d'une femme qui aux dires des soldats était si belle, si glorieuse, si surhumaine au milieu de la mitraille ». La deuxième version de *La Déesse* reprend sensiblement le même déroulement du récit, mis à part le début, comme si Labisse avait voulu le rendre un peu moins autobiographique, encore que Theo soit toujours un passionné de

mythologie et même un peu libertaire. « Il avait cette petite réputation d'anarchiste que l'on acquiert si facilement au café en émettant de vagues promesses de chambardement et agonisant d'anathèmes choisis le clergé et les militaires ». « Il aimait surtout les pompes liturgiques où la musique des ors se mêle aux sourdes couleurs des orgues »... Une troisième version, très semblable à la deuxième version, sera écrite en 1932 ou début 1933. En 1931 encore, Labisse achève deux textes : « Histoire des guerres » et « Uniformes pour la prochaine » qu'il illustre avec beaucoup d'humour. On connaît également de cette année 1931 un récit titré « Le dormeur debout », une histoire absurde écrite à la manière de Raymond Roussel... Le travail d'illustrateur de Labisse pour des écrivains connus n'est pas non plus à négliger : en 1928 il avait réalisé six gouaches pour illustrer *Sur le fleuve Amour* de Joseph Delteil, son auteur préféré, et sept gouaches pour illustrer *Smitje Sme*, une légende flamande de Charles De Coster. L'année 1931, il réalise vingt-quatre gouaches pour illustrer *Don Juan* de Delteil. Mais il y a aussi et surtout la peinture et on ne peut passer sous silence sa première exposition à sa Galerie d'Art moderne du 1er au 10 juillet 1928, une exposition à la Salle Excelsior à Courtrai avec sa sœur Ninette du 4 au 14 mai 1929, une exposition au Casino d'Ostende en septembre 1929 avec Alfred Courmes et Edmond Vandercammen, une exposition, du 18 au 30 janvier 1930, à la galerie La Boussole à Anvers avec Bayaux, Buck, Courmes et Vadime Androusow (Quatre peintres et un sculpteur), une exposition à la grande galerie du Casino d'Ostende du 22 au

31 août 1930 avec P.H. Bayaux, Armand Delwaide, Carol Deutsch, Ninette Labisse, une autre exposition cette même année au Casino d'Ostende avec Carol Deutsch et Piron, sans compter sa participation, entre 1929 et 1933, à des expositions de la galerie Le Studio, chère à James Ensor et dirigée par Blanche Hertoge.

Pour l'exposition de janvier 1930, à Anvers, le catalogue est préfacé par James Ensor qui ne va pas par quatre chemins pour faire un éloge dithyrambique des jeunes artistes, faisant même la part on ne peut plus belle à Labisse :

[...] Peintre extraordinaire, vos accents déchirants déforment des femelles dominées par l'effroi, longues amoureuses minables aux doigts interminables, jouisseurs congestionnés dorlotant des petits chats, pitres de carton serrant fesses de bois, femmes collantes, gommeuses, arabiques des écoles périmées. Rosières comestibles assassines désorbitées des fortifs déclassés, iroquoises batailleuses.

Et des peintres goulus, arachnéens avides de proies, hurlent à l'unisson et de concert : « Gare à toi, Félix, oiseau bleu, papillon téméraire, tu as frôlé nos toiles bien tendues, enduites de saccharine et tissées de fil frais ».

Je vous salue, Félix, plein de grâce [...].

Ces expositions doivent rappeler, pour ceux qui ne le sauraient pas, tout le soutien apporté à Labisse par Henri Vandeputte, alors secrétaire général du Casino d'Ostende.

Tel est le décor des années ostendaises de Félix Labisse, les années de *Tribord*. Dessins et peintures proches de l'expressionnisme flamand, proches du monde d'Ensor. Anges, batailles d'anges, diables ou démons facétieux, guerriers, personnages étranges,

masqués, métamorphosés, femmes provocantes, sont à la base de l'univers du peintre, les modèles de ses images futures. Des images contemporaines des premières années du surréalisme...

Mais en 1932, Labisse quitte Ostende pour Paris, suivant la troupe de Raymond Rouleau, sans toutefois renier la Reine des Plages où il reviendra on ne peut plus régulièrement. À Paris, il fait dès cette année 1932 la connaissance de Jean-Louis Barrault, de Robert Desnos, d'Antonin Artaud, de Roger Vitrac, de Germaine Krull, gravitant dans le monde du théâtre et les marges du surréalisme. Au Théâtre de l'Œuvre, Raymond Rouleau joue *Le Mal de la jeunesse* de Ferdinand Brückner et Labisse réalise l'affiche du spectacle. Les temps sont difficiles et pour Labisse les difficultés financières sont chaque jour omniprésentes. Au Casino d'Ostende, au début de l'été, à la demande d'Henri Vandeputte, il décore le night club sur le thème des *Nuits cubaines*. En janvier 1933, il joue un rôle de figurant dans le tournage du film *Zéro de conduite* du cinéaste Jean Vigo. Henri Storck avait fait la connaissance de Jean Vigo l'année précédente en militant au sein de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (AEAR) et il était pour ce film son régisseur. Du 18 juillet au 30 juillet 1933, Labisse expose quarante-cinq gouaches sur le thème « Histoire des guerres et Uniformes pour la prochaine » (vingt pour « Histoire des guerres » et vingt-cinq pour « Uniformes pour la prochaine ») à la galerie Le Studio à Ostende. C'est l'époque où il vit une grande passion avec une admirable jeune femme dénommée Rolande. L'hiver 1934 à Ostende, il

compose une grande toile titrée *Grand carnaval*, retitrée par la suite *Grand carnaval ostendais*. Cette toile, d'inspiration très ensorienne, envahie par les masques populaires grotesques que l'on voit toujours au carnaval d'Ostende, est acquise par Raymond Rouleau. À Paris, en 1935, Labisse retrouve Jean-Louis Barrault. Tous deux occupent à Montmartre des ateliers voisins au Bateau-Lavoir, rue de Ravignan, là où vécut de 1904 à 1909 Pablo Picasso. Labisse fait à présent la connaissance de Jacques Prévert qui avait, comme d'autres, fait un temps partie du mouvement surréaliste. Barrault présente le 4 juin 1935 au Théâtre de l'Atelier *Autour d'une mère* (ou *Tandis que j'agonise*) de William Faulkner. Pour ce spectacle, Labisse réalisa un décor, dans lequel on remarque la présence des briques du Nord, et vingt-cinq costumes. Parmi les rares toiles peintes cette année, on se souviendra d'une grande toile titrée *Le Jardin des Hespérides*. En 1937, il peint sa première œuvre sur le thème du Minotaure, le monstre à tête de taureau cher aux surréalistes : *Le Minotaure rouge*, appelé plus tard *Le Minotaure vermoulu*. En janvier 1938, il présente une exposition particulière de ses œuvres au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles : vingt-sept peintures au total, presque toutes datées de 1937. Le catalogue est préfacé par Henri Vandeputte. « On dit encore « Peuh ! c'est surtout un décorateur ! » Et après ? Les cabarets de nuit des Champs-Élysées et d'Ostende n'ont donc pas droit à des décors qui brûlent comme l'alcool dans le sang, qui rient comme le champagne dans les têtes ? »... En juin 1938, il fait la connaissance, au Zoute, de Joséphine Herlin qui deviendra

tout d'abord sa compagne puis en 1955 son épouse. Vers la fin de l'année, il s'installe à Bruxelles pour l'hiver, dans le voisinage de l'un de ses amis, René Lust, qui l'encourage et lui achète plusieurs peintures. Au cours de son séjour à Bruxelles, il fait la connaissance de René Magritte et de Paul Delvaux. Survient alors la guerre tant redoutée, puis c'est l'Occupation. Labisse reste à Paris. On le voit avec Robert Desnos, Paul Eluard, Picasso... Il reverra encore Henri Vandeputte dans les années d'après-guerre. Une visite avec lui chez Ensor le 10 juillet 1945 sera immortalisée par quelques photographies. Les Éditions Lumière venaient de publier *Les Écrits de James Ensor*, dans leur collection « Témoignage », avec une préface d'Henri Vandeputte. L'occasion se prêta aux dédicaces :

À Labisse que j'aime.  
L'auteur de la préface  
Henri Vandeputte

Pour mon ami Labisse  
peintre avant tout des flots et des atours.  
Heureux Labisse bis ! bis ! bis !  
James Ensor  
Ostende 10 juillet 1945

Mais Vandeputte n'était plus déjà que l'ombre de lui-même, l'image déchue de sa gloire passée.

Jean BINDER



## PRINCIPAUX REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 1877 : 16 février : naissance d'Henri Vandeputte à Schaerbeek, à côté de Bruxelles
- 1895 : Henri Vandeputte fonde la revue *L'Art jeune*. Il publie cette même année *L'Homme jeune*.
- 1898 : Henri Vandeputte publie *Poèmes confiants*
- 1899 : Premier mariage d'Henri Vandeputte
- 1901 : Henri Vandeputte publie *La Planète*
- 1905 : 9 mars : Naissance de Félix Labisse à Marchiennes dans le Nord. Enfance à Douai.
- 1906 : Henri Vandeputte fonde la revue *Antée*, revue franco-belge d'avant-garde. Publication de *Pain quotidien*. Mort de Jean Lorrain.
- 1907 : Endetté, Henri Vandeputte divorce et part trois ans aux États-Unis. Mort d'Alfred Jarry.
- 1910 : De retour en Europe, Henri Vandeputte s'installe à Paris, dirige *La Revue des Français* et fréquente les milieux littéraires parisiens.
- 1912 : Mort de Bonnot.
- 1918 : Mort de Guillaume Apollinaire.
- 1919 : Retour d'Henri Vandeputte à Ostende pour assurer la gestion du Kursaal. Les années qui suivent sont pour lui une période fastueuse. Il est propriétaire, collectionneur et se marie pour la troisième fois.

- 1920 : André Breton et Philippe Soupault publient *Les Champs magnétiques*.
- 1922 : Labisse séjourne à Ostende. École de pêche. Première rencontre avec James Ensor. Henri Vandeputte publie son *Dictionnaire ajoutez un adjectif en ique*.
- 1923 : Le 1<sup>er</sup> décembre, Henri Vandeputte reprend avec Van Hasbroeck pour dix-huit mois le journal *Le Carillon*. Joseph Delteil publie *Sur le fleuve Amour*.
- 1924 : Premières peintures de Félix Labisse. André Breton publie le *Manifeste du Surréalisme*.
- 1926 : Henri Vandeputte publie *L'Autre vie*.
- 1927 : Labisse se lie à Ostende avec James Ensor, Constant Permeke, Léon Spilliaert, Henri Vandeputte, Jean Teugels, Michel de Ghelderode et le futur cinéaste Henri Storck. Il fonde une galerie d'Art, la « Galerie d'Art moderne », avec sa sœur Ninette. Henri Vandeputte publie *L'Œil éclairé*.
- 1928 : Labisse fonde avec Henri Storck le « Club du Cinéma d'Ostende ». Première exposition particulière. Il commence à écrire des récits et des poèmes.
- 1929 : *Pour vos beaux yeux*, court métrage d'Henri Storck sur un argument de Félix Labisse, avec pour acteurs: Henry Van Vyve, Ninette Labisse, Félix Labisse et Alfred Courmes.
- 1930 : Labisse fonde avec Henry Van Vyve la revue *Tribord* (5 numéros en 1930 et 3 numéros en 1931). Première ébauche d'un récit titré *La Déesse* dont il existera trois versions entre 1930 et 1933. Il tient le premier rôle dans *La Mort de Vénus*, avec pour partenaire Gwen Norman, un court métrage d'Henri Storck réalisé durant l'été.

- 1931 : Labisse réalise un ensemble de peintures murales représentant des portraits d'écrivains à la librairie Corman à Ostende. Henri Storck réalise *Une idylle à la plage* avec dans les premiers rôles Raymond Rouleau et Gwen Norman. Labisse réalise les décors de *Liliom* de Ferenc Molnar mis en scène par Raymond Rouleau au Théâtre Royal des Galeries à Bruxelles. Henri Vandeputte publie *Poème du poète*.
- 1932 : Début des séjours de Labisse à Paris. Il rencontre Jean-Louis Barrault, Robert Desnos, Antonin Artaud, Roger Vitrac, Germaine Krull. Décoration des *Nuits cubaines* au Casino d'Ostende.
- 1933 : Labisse tient un rôle de figurant dans *Zéro de conduite* de Jean Vigo. Il expose *Histoire des guerres et Uniformes pour la prochaine*, une série de gouaches datée de 1931, à la Galerie Le Studio à Ostende. Henri Vandeputte publie *Petites lumières*.
- 1934 : Labisse peint son *Grand carnaval ostendais*. Henri Vandeputte, ayant perdu son emploi au Kursaal d'Ostende, fonde, assisté de sa nouvelle compagne, la Galerie Janus à Anvers.
- 1935 : Labisse réalise les décors et costumes d'*Autour d'une mère* d'après *Tandis que j'agonise* de William Faulkner, mise en scène de Jean-Louis Barrault, au Théâtre de l'Atelier à Paris. Il rencontre Jacques Prévert et André Masson.
- 1936 : Labisse peint *Le Jardin des Hespérides*. Henri Vandeputte publie *Voix nues*.
- 1937 : Labisse fait la connaissance de Max Ernst et de Raymond Queneau.
- 1938 : Labisse rencontre sa future épouse Jony Herlin. Il réside l'hiver 1938-1939 à Bruxelles dans

l'entourage de René Lust et rencontre René Magritte et Paul Delvaux.

- 1939 : Labisse est mobilisé le 2 septembre. Il rejoint Cambrai puis la 1<sup>re</sup> Compagnie de Camouflage qui s'installera en mars 1940 au château d'Ermenonville. Il est séduit par le lieu et tous ses sortilèges.

- 1940 : En juin, Labisse est de retour à Paris. Décors pour *Noé* d'André Obey représenté en mars 1941 à la Comédie-Française. Henri Vandeputte assure la gérance de la librairie Corman à Ostende pendant toute la période de l'Occupation.

- 1941 : Labisse peint des arbres anthropophages. Il passe l'hiver 1941-1942 au Château-Légier à Fontvieille à l'invitation de Pierre et Suzy Delbée. Découverte des Baux de Provence et de Montmajour.

- 1942 : Labisse réalise les décors et costumes d'*Hamlet* de Shakespeare monté par Christian Casadesus et la Compagnie du Regain. Il s'installe à Montparnasse 31 bis rue Campagne Première.

- 1943 : Labisse peint *Le Bonheur d'être aimée*, *La Fille prodigue*, *Les Courtisanes*...

- 1944 : Labisse illustre *Le Bain avec Andromède* de Robert Desnos et il compose les 30 dessins de son *Histoire naturelle* qui sera publiée en 1949.

- 1945 : Labisse participe à l'exposition « Surréalisme » à la Galerie des Éditions La Boétie à Bruxelles.

- 1946 : Labisse passe l'été au Zoute au Moulin Siska dont il devient pour plusieurs saisons le locataire. Il présente sa toile la plus importante, *Charlotte Corday*, au Salon d'Automne à Paris.

- 1947 : Labisse fréquente les Surréalistes révolutionnaires. Exposition à la Galerie d'Art du

Faubourg. Décors et costumes pour *Le Procès* de Kafka, dans une adaptation d'André Gide, mis en scène par Jean-Louis Barrault. Alain Resnais lui consacre un court métrage.

- 1949 : Labisse entreprend à la demande de l'Opéra de Paris un important travail de décoration pour le *Faust* de Gounod, projet qui sera abandonné. Il réalise une série d'illustrations pour *La Vie secrète d'Ysabeau de Bavière* du Marquis de Sade. Mort de James Ensor.

- 1950 : Labisse découvre le Brésil, la magie brésilienne.

- 1951 : Labisse s'installe à Neuilly sur Seine, 21 rue Saint James. Décors pour *Le Diable et le bon Dieu* de Jean-Paul Sartre mis en scène par Louis Jouvet.

- 1952 : Labisse réalise les décors et costumes de *La Farce des Ténébreux* de Michel de Ghelderode mis en scène par Georges Vitaly au Théâtre du Grand Guignol à Paris.

Mort d'Henri Vandeputte à Ostende le 4 avril.

- 1982 : mort de Félix Labisse à Neuilly-sur-Seine le 27 janvier.

## INTRODUCTION

Ce n'est pas la plus belle face de Henri Vandeputte que montre cette correspondance à Félix Labisse.

Autant Vandeputte peut être agréable, poète sensible et délicat, écrivain racé et attachant, autant, lorsqu'il est aux abois, est-il vantard, opportuniste, menteur. Certaines de ses lettres à Labisse – celle du 22 février 1934 nous semble être le modèle du genre – montrent un homme qui a eu la chance de monter très haut dans la hiérarchie ostendaise, mais qui, parce que dans le monde des casinos rien n'est stable, parce qu'il vit une crise sentimentale dont il est le principal responsable, parce que toujours (depuis sa jeunesse, voire depuis son enfance) il a joué et qu'un joueur ne semble jamais devoir guérir, aujourd'hui se retrouve dans une situation de moins en moins glorieuse.

En revanche, ces lettres résonnent du passé d'Ostende, du temps où elle était la « Reine des plages ». Ne retenons que les célèbres « Nuits cubaines ». Une place perdue au Kursaal, Vandeputte la récupère pour y installer un dancing : il en confie la décoration à Labisse qui en fait le lieu où il faut aller, où il faut se montrer, où il faut être vu. Mais

pourquoi les « cubaines » ? L'idée devait venir de Robert Desnos qu'un voyage journalistique avait conduit à Cuba en 1928. Labisse se laisse entraîner. On ne retiendra pas la musique cubaine à laquelle son ami Alejo Carpentier l'avait initié : on ira chercher le britannique Willie Lewis « and his entertainers » – et ses fantaisistes, dirons-nous – qui feront entendre leurs improvisations qui se laissent encore écouter sans déplaisir aujourd'hui.

Bien sûr, Labisse a eu la chance, à Ostende, de rencontrer Vandeputte. Mais c'est de l'histoire ancienne. Lorsque Labisse le rencontra, Vandeputte était puissant, il avait de l'argent, il en prêtait, il en faisait gagner aux autres. Aujourd'hui, la roulette de la vie ne lui est plus favorable, la malchance s'installe : elle ne le quittera plus.

Et cependant, Vandeputte continue de rêver, de faire des projets, de se mentir à lui-même ; Paris – où il a vécu, mais chichement – reste pour lui le mythe de la réussite. Parce qu'il a pu y publier quelques petits romans à 25 centimes, parce qu'il a pu servir de nègre à Willy, parce qu'il a approché tel ou tel du monde littéraire parisien, il rêve d'être un écrivain connu. Il oublie qu'il a fréquenté les tripots parisiens qui l'ont si souvent ruiné, à moins qu'il ne rêve d'y retourner dans l'espoir de voir tourner la chance. Il fut un temps où il pouvait aller frapper à la porte de son père ; et lorsqu'il fut à l'aise, il n'a pas oublié ce père dans la difficulté ; maintenant il est seul face à lui-même. Il est dommage que jamais probablement on ne connaîtra le rôle joué par sa compagne Lydie ; sa discrétion – son amour pour Vandeputte, qu'elle prononçait à la française – lui a interdit de se livrer ;

lorsque nous l'avons rencontrée – c'était une grande dame – nous n'en savions pas assez encore sur son compagnon pour lui poser les questions qu'elle aurait peut-être repoussées.

Il est dommage que les lettres de Labisse à Vandeputte – à l'exception d'un brouillon – n'aient pas été retrouvées. Elles font très certainement partie de ces papiers dont Vandeputte tira profit au plus noir de sa misère en les négociant pour tenter de payer la pension alimentaire de sa femme et de sa fille, ou tout simplement pour manger lui-même, encore qu'il ne faille pas négliger la piste du jeu, car Vandeputte gardera toujours la certitude de « se refaire » (c'est le terme que son petit-fils a entendu de sa bouche) grâce à sa manie. Elles sont vraisemblablement enfouies dans les trésors de quelque collectionneur. Mais comme ni Vandeputte ni Labisse, malgré les efforts de certains, ne semblent pas intéresser grand-monde en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, ce collectionneur sait-il seulement qu'il possède la réplique des lettres qui suivent...

Que nous nous soyons démesurément étendu dans les notes, nous en acceptons le reproche; une correspondance a toujours besoin d'être replacée dans son environnement culturel; d'autre part, n'est-il pas intéressant de reprendre un texte (oublié) d'Ensor sur Carol Deutsch (oublié) où il est question de... Labisse?

À la suite de ces trente-six lettres, figurent deux lettres à la sœur de Labisse, Ninette, et une lettre à un certain René dont nous ne pouvons deviner le patronyme.

Nous joignons en appendice quatre textes de



Henri Vandeputte sur Félix Labisse. Vandeputte cite Labisse à de nombreuses reprises ; seuls ces quatre textes lui sont expressément consacrés.

Nous remercions le docteur Jean Binder, messieurs Joël Kermarrec, Rudolf Beugoms, Isy Brachot, Roger Tavernier et Christophe Dauphin, ainsi qu'à Paris, la Bibliothèque de l'Institut, d'avoir bien voulu mettre ces lettres à notre disposition, de nous avoir aidé dans leur annotation et de nous avoir facilité cette édition.

Victor MARTIN-SCHMETS

## TRANSCRIPTION DES LETTRES

Nous suivons le plus fidèlement possible le texte des autographes. Toutefois, pour rendre la lecture des lettres la plus aisée possible, nous adoptons en principe les règles suivantes :

1. L'orthographe est corrigée lorsqu'il s'agit de fautes que nous pouvons considérer comme étant de distraction. Les graphies anciennes – qu'elles soient volontaires ou habituelles au scripteur – sont conservées.

2. La ponctuation est maintenue, à moins qu'elle ne rende le sens incompréhensible. Lorsque nous la corrigeons, c'est avec une extrême parcimonie.

3. Les titres d'œuvres sont restaurés dans leur graphie, mais non dans leur intégralité ; c'est ainsi que *La Symphonie* deviendra *La Symphonie* sans que « pastorale » soit ajouté.

4. Pour la graphie des titres, nous procédons comme suit :

a. les titres de livres, de revues, de journaux, sont en italiques ; cette règle vaut également pour les titres de toute œuvre d'art.

b. Les titres de poèmes (parus dans une revue ou faisant partie d'un recueil) sont en italiques et entre guillemets.

c. Les titres de textes en prose (parus en revue ou faisant partie d'un ouvrage) sont entre guillemets.

5. Les abréviations sont explicitées, à moins qu'il ne s'agisse de sigles.

6. Lorsque sur les papiers à en-tête imprimé, une place est prévue pour la date dont certaines parties sont imprimées, celles-ci sont placées entre crochets.

7. Les nombres sont écrits en lettres, à moins qu'il ne s'agisse de dates ou de sommes d'argent.

8. L'abréviation *ÆC* (suivie du numéro du tome et de l'indication de la page) renvoie à notre édition, épuisée, des *Œuvres complètes* de Henri Vandeputte en 12 volumes (Bruxelles, Tropismes, 1992-1993).

## LETTRES

1. – Henri VANDEPUTTE à Félix LABISSE  
Ostende, jeudi 3 octobre 1929<sup>1</sup>

6, rue de Madrid  
3.10.1929

Mon cher Labisse,

*Variétés*<sup>2</sup> est d'accord pour donner les reproductions de vos tableaux dans le numéro après le prochain, qui sera consacré à « Nuits, Murs dégradés, Urinoirs ».

Quand les photos ?

Quand mon joli tableau, mon beau cadeau<sup>3</sup> ? J'ai fait la bouche pincée – comme ça – devant d'autres – et par répugnance instinctive à dépouiller les artistes de leurs trésors – mais

Votre bien dévoué

H. Vandeputte

1. L.a.s., 1 p. sur papier à en-tête imprimé (« SOCIÉTÉ ANONYME/LES PALACES D'OSTENDE/Direction du Kursaal »), sans env. cons. (Collection particulière.) – L'en-tête imprimé s'explique : le groupe « Les Palaces d'Ostende » gérait quatre hôtels à la digue de mer : le

Littoral Palace, l'Océan, le Continental et le Royal Palace ; la même firme gérait le Kursaal.

2. Anne Adriaens-Panier a consacré une notice à cette revue dans « Les Revues d'avant-garde en Belgique et leur combat 1917-1929 » (*L'Avant-garde en Belgique 1917-1929*, Bruxelles, Musée d'art moderne, Anvers, Koninklijk Museum voor Schoone Kunsten, Crédit communal, [1992], pp. 221-2) :

*Variétés*, Bruxelles, 1928-1930.

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain.

25 numéros : 15 mai 1928-15 avril 1930, pp. 1655 – 24 x 17,5 cm.

Après la disparition de *Sélection*, Paul-Gustave Van Hecke reprit la direction d'un périodique accentuant les manifestations inhabituelles d'art et de culture. La revue pour sa part ressemblait à un collage surréaliste. Sans marquer de préférences, la revue publia des contributions sur l'avant-garde russe, le surréalisme, l'art des aliénés, le music-hall, la boxe, la sorcellerie et la magie et ainsi de suite. Une grande attention fut accordée à la photographie, au film et à la mode, et les illustrations cherchaient à établir les combinaisons les plus étranges. Le périodique allemand *Der Querschnitt* servit de modèle. Dès 1921, celui-ci avait modifié profondément l'aspect traditionnel de la revue. Tout comme *Sélection*, qui chercha à établir sur base d'une enquête l'importance de la peinture française, E. Tériade et Roger Van Gindertael organisèrent en 1926 une enquête similaire pour *La Nervie* : « Enquête sur l'état actuel de la peinture belge ». Le numéro spécial de *Variétés*, intitulé *Le Surréalisme en 1929*, fut composé exceptionnellement par André Breton et Louis Aragon en juin 1929. Il attira, pour la première fois, l'attention générale en Belgique sur ce mouvement. Nous retrouvons parmi les collaborateurs de *Variétés*, ceux qui furent aux côtés de P.-G. Van

Hecke dans les années précédentes: André De Ridder, Franz Hellens, Henri Vandeputte, Robert Guiette et Jean-Odilon Périer. Ils furent entourés de nouveaux visages comme E.L.T. Mesens, Tristan Tzara, Denis Marion, Albert Valentin, Paul Nougé, qui se rassemblaient autour de nombreux artistes, parmi lesquels René Magritte et les dessinateurs ou photographes qui avaient publié leurs premiers travaux dans les petites revues à tendance surréaliste. Dans le n° 2 du 15 juin 1929, une attention particulière fut consacrée à la mode et l'on y trouve de nombreuses reproductions des créations de Norine, la compagne de Van Hecke, qui fut d'ailleurs surnommée « la Chanel du Nord ».

Les reproductions prévues sont *Hommage à Ostende*, 1928; *Portrait de Mathieu Corman* et *L'Étoile de mer*, 1929; elles n'ont pas été publiées.

3. Ce sera probablement la toile *Bain de soleil*, de 1929.

2. – Henri VANDEPUTTE à Félix LABISSE  
Ostende, dimanche 12 janvier 1930<sup>1</sup>

[Le] 12.1. [19] 30  
6, rue de Madrid

Hélas, cher Labisse, Van Hecke m'écrit que *Variétés* va disparaître et qu'il a pris, pour les deux derniers numéros<sup>2</sup>, des engagements antérieurs à celui qui assurait la publication de votre curieuse page. Je lui réponds que, si tout espoir est perdu, il veuille bien me retourner manuscrit, illustrations, photos.

Votre bien dévoué

H. Vandeputte

P. S. Pourquoi pas donner tout cela à *Sélection*<sup>3</sup> ?  
HV

1. L.a.s., 1 p. sur papier à en-tête imprimé (« VILLE D'OSTENDE/SOCIÉTÉ ANONYME/LES PALACES D'OSTENDE/Direction du Kursaal/Tél. 310 »), sans env. cons. (Collection particulière.)

2. Des deux derniers numéros de *Variétés*, celui du 15 mars 1930 (2<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 11, pp. 743-818) est un numéro anthologique consacré à l'U.R.S.S. ; un article de Denis Marion, « Une littérature révolutionnaire », introduit des extraits d'œuvres d'Isaac Babel,

Constantin Fédine, Ilya Ehrenbourg, Serge Essenine, Vladimir Maïakovsky, Boris Pasternak, Yvan Katoev, Victor Chlovsky, Michaël Cholokov, etc., dans des traductions « autorisées » de M. Mirovitch ; la livraison est illustrée de portraits d'écrivains, d'images de jeunes cinéastes russes, de photos de mise en scène du théâtre russe, de vues d'architecture, etc. Celui du 15 avril (2<sup>e</sup> année, n°12) publie, entre autres, « Les Suites d'une course », de Jules Supervielle, et le scénario d'un film de Robert Desnos, « Les Mystères du Métropolitain ».

3. Anne Adriaens-Panier a consacré une notice à cette revue dans « Les Revues d'avant-garde en Belgique et leur combat 1917-1929 » (*L'Avant-garde en Belgique 1917-1929*, Bruxelles, Musée d'art moderne, Anvers, Koninklijk Museum voor Schoone Kunsten, Crédit communal, [1992], pp. 199-203) :

*Sélection, Bruxelles, 1920-1927, 1928-1933.*

Chronique de la vie artistique. (à partir de novembre 1923) Chronique de la vie artistique et littéraire.

60 numéros : 1<sup>er</sup> août 1920-septembre 1927, pp. 5208 – 24,7 x 16,2 cm & 26,5 x 18,5 cm.

*Les Tracts de Sélection, 1921.*

4 numéros.

*Cahiers de Sélection, 1927-1933.*

14 numéros : mars 1927-1933.

La direction de la revue bruxelloise, dont le premier numéro parut le 1<sup>er</sup> août 1920, reposait sur l'auteur, éditeur, mécène Paul-Gustave Van Hecke et le critique, romancier et essayiste André De Ridder. Au départ, la revue se limitait essentiellement aux arts plastiques, afin de promouvoir en premier lieu l'expressionnisme, qui était proposé au public dans une galerie d'art du même nom, et le cubisme. À partir de la troisième année (1923), la revue changea une première fois de cap, et des aspects fort divers de la nouvelle esthétique contemporaine y furent traités. Tous les moyens d'expression artistique retinrent



l'attention de la revue, autant les arts plastiques, que la littérature, la musique, le film, le théâtre, l'architecture. La collaboration avec *Ça ira!*, *Créer* et *Signaux de France et de Belgique* élargit les contacts. L'œuvre de plusieurs jeunes artistes étrangers comme Man Ray, Max Ernst, Hans Arp, Joan Miro et Paul Klee, qui vivaient et travaillaient à Paris, fut révélé aux lecteurs belges dans une chronique d'André Salmon. Les éditions *Sélection*, dont les activités d'éditeur se poursuivirent après la disparition de la revue sous forme de *Cahiers* monographiques, soulignèrent également l'importance de ce qu'on pourrait appeler le mouvement *Sélection*. Des contributions consacrées entre autres à James Ensor, Amadeo Modigliani, Gustave De Smet, Constant Permeke, Le Fauconnier et Foujita remplirent le premier numéro. Le second numéro était consacré au cubisme. Le dessin sur la couverture, dont la typographie était extrêmement sobre, fut confié à Gustave De Smet. La revue s'intéressa par ailleurs à l'art de l'ancien Congo. L'enthousiasme de *Sélection* pour l'expressionnisme est une des explications de son scepticisme à l'égard de la plastique pure. On n'appréciait pas beaucoup les aspirations de *De Stijl*, à qui Kasper Niehaus reprochait de se confiner dans des formules idéologiques. Georges Marlier, ancien collaborateur de *Ça ira!*, écrivit au sujet de « la conception rigide et morne préconisée par MM. Van Doesburg et consorts » conduisant nécessairement à des réalisations artificielles et décoratives. Les huit *Bauhausbücher* bénéficièrent d'une critique assez positive d'André De Ridder. À l'égard des jeunes abstraits belges, De Ridder se montra légèrement mieux disposé. Dans son article « Panorama de la Jeune Peinture Belge », il qualifia cet art de trop strictement spiritualiste et puriste et attira l'attention sur *7 Arts* qui défendait cette tendance. Il attribua des qualités picturales particulières à l'œuvre de

Victor Servranckx, tout en formulant des réserves quant à son caractère peu communicatif. En ce qui concerne *Het Overzicht*, une petite note confirma simplement qu'il existait peu d'intérêt pour cette revue. *Sélection* défendait surtout un art faisant appel, pour l'élaboration d'une œuvre, à des données de la réalité visible. Dans « Peindre. Pour le "Sujet" », Luc et Paul Haesaerts tinrent un plaidoyer en faveur de l'interprétation pastique d'un sujet du monde réel. Les activités littéraires de Dada et du surréalisme furent également soulignées par la publication de *Crime distingué* de Tristan Tzara et de *L'Amoureuse* de Marcel Lecomte. De Ridder accorda une attention toute particulière aux artistes travaillant à Laethem-Saint-Martin. Le numéro 4 de 1926, présenta des illustrations de Léon Spilliaert, Frits Van den Berghe, de tapis tissés par les filles De Saedeleer, d'après des dessins de, entre autres, Gustave De Smet, Edgard Tytgat, Jozef Peeters et Paul Haesaerts. À partir de 1926, consécutivement à une enquête organisée par la revue, l'influence de l'art français fut fort relativisé. Après une période d'ouverture aux relations internationales, *Sélection* modifia son point de vue et l'expressionnisme fut lié dorénavant à la tradition et au caractère flamands. Dans une conférence publiée, De Ridder éclaira les lignes de force de la politique : la défense de ce qu'il appelait l'expressionnisme constructif, la lutte contre le traditionalisme masqué, couvert d'un maquillage moderniste et finalement la défense de « l'inspiration propre à notre race, la continuation de notre tradition flamande, non en tant que manifestation d'un esprit régionaliste mais au contraire comme moyen d'atteindre un universalisme aussi large que possible ». Les deux dernières années de *Sélection* regroupèrent des textes, pièces de théâtre, nouvelles, poèmes, essais de Franz Hellens, Roger Guiette, Paul Desmeth, Paul Neuhuys, Henri Vandeputte, Daniel-Rops ainsi que des études inté-

ressantes sur l'œuvre de Frits Van den Berghe, Jean Lurçat, Hubert Malfait, Max Ernst, Floris et Oscar Jespers, Frans Masereel, Maurice Utrillo, Roger de la Fresnaye et Auguste Mambour.

*Les Tracts de Sélection*, des brochures informatives publiées par *Sélection*, étaient conçus en premier lieu comme propagande et moyen de vulgarisation de nouvelles théories dans le domaine de l'art moderne. En 1921 furent publiés: *Pour réparer le retard et le malentendu* de P.-G. Van Hecke, *La Révélation de Seurat* d'André Salmon, *De la sensibilité moderne* d'André Lhote et d'André De Ridder *L'Art nouveau en Europe*.

Le dernier numéro de *Sélection* parut en septembre 1927. La revue fut réorganisée et parut, de mars 1927 jusqu'en 1933, sous forme de cahiers monographiques, dans lesquels figurèrent une note bio-bibliographique importante et des textes d'éminents critiques d'art belges et étrangers. Les *Cahiers* furent consacrés successivement à l'œuvre de Raoul Dufy, Gustave De Smet, Ossip Zadkine, Edgard Tytgat, Fernand Léger, Marc Chagall, Louis Marcoussis, Giorgio De Chirico, Albert Gromaire, Pablo Gargallo, Willy Baumeister, Frits Van den Berghe, Edward Wadsworth et Wassily Kandinsky.

3. – Henri VANDEPUTTE à Félix LABISSE  
Ostende, mercredi 26 mars 1930<sup>1</sup>

26.3.1930

Cher Labisse,  
Voyez ce qu'écrit Paulhan<sup>2</sup>.

J'ai répondu à cette lettre aujourd'hui, pour insister – déposez cette lettre dans ma boîte, je vous en prie, quand vous passerez par la rue de Madrid.

Votre tout dévoué

H. Vandeputte

J'ai dit que vous ne verriez sans doute pas d'objection à émonder ou condenser votre œuvre.

HV

1. L.a.s., 1 p. sur papier à en-tête imprimé (« SOCIÉTÉ ANONYME/LES PALACES D'OSTENDE/Direction du Kursaal »), sans env. cons. (Collection particulière.)

2. Cette lettre, non trouvée, constituait évidemment un refus de publier Labisse.

La place de Jean Paulhan à *La N.R.F.* ressort clairement des introductions anonymes à *La Nouvelle revue française de 1925 à 1934* (Lyon, Centre d'études gidiennes, 1976, pp. VII-XIV) et à *La Nouvelle revue française de 1935 à 1940* (id., 1977, pp. VII-XIII) dont nous extrayons ces lignes :

Le décès subit de Jacques Rivière, emporté par une fièvre typhoïde à moins de trente-neuf ans, le 14 février 1925, porta le plus douloureux coup à la Revue dont il était l'incomparable animateur. Mais, comme au théâtre, le passage de la Mort ne pouvait empêcher que le spectacle ne continuât, et la nef devait se donner promptement un nouveau capitaine : six semaines plus tard (mais la décision avait été prise dès les premiers jours de mars), le gros fascicule du 1<sup>er</sup> avril, composé en *Hommage à Jacques Rivière*, publiait le nom du nouveau Directeur : Gaston Gallimard, et la nouvelle fonction de Jean Paulhan, jusque là simple « secrétaire » de la Revue : Rédacteur en chef.

Le problème de la succession avait cependant été difficile à résoudre. Deux « candidatures » étaient, sinon expressément déclarées, du moins très évidemment posées : l'une pouvait combler les vœux de tous ceux qui voulaient que *La N.R.F.* demeurât la première revue littéraire de France, et c'était celle de Jean Paulhan, secrétaire de la rédaction depuis cinq ans ; mais ses qualités d'animateur – il les avait toutes – ne pouvaient faire qu'il ne fût, pour le public, un inconnu encore : l'incontestable notoriété de son « concurrent » rendait presque impossible qu'on lui donnât la préférence sur celui-ci : Charles Du Bos. Pas un instant, pourtant, il ne pouvait être davantage question de remettre entre les mains de l'aimable Charlie les destinées de *La N.R.F.* !

[...]

Du Bos écarté pour incompétence, Paulhan ne pouvant être nommé sans que Du Bos en fût cruellement blessé, on s'accorda sur le nom de celui qui avait tant fait, depuis près de quinze ans, pour la vie matérielle de *La N.R.F.* et pour sa promotion : Gaston Gallimard, déjà directeur des Éditions et que son génie de gestionnaire devait mettre à l'abri de toute contestation, de toute jalousie...

[...]

Reste que, Gaston Gallimard ayant le titre de directeur et consacrant effectivement une bonne part de ses efforts à la Revue, ce fut surtout Jean Paulhan qui, assumant pleinement ses fonctions de « rédacteur en chef », devint progressivement l'âme de *La NRF.*; neuf ans et demi après, sa nomination comme Directeur ne devait guère faire plus que consacrer un état de fait.

[...] Aussi discrètement qu'il était possible, les lecteurs de *La NRF.* furent informés dans le numéro du 1<sup>er</sup> janvier 1935 (ou plus exactement dans les pages publicitaires de cette livraison) que le directeur en était désormais Jean Paulhan; et si Gaston Gallimard en demeurait (pour quatorze mois encore: jusqu'en février 1936) le « gérant » responsable qui « signait » au bas de la dernière page de chaque fascicule, le souvenir de sa « direction » semblait être volontairement effacé: la Revue, dans son enseigne, se bornait à indiquer (et ce jusqu'à sa suspension en 1940): « Directeur (1919-1925): Jacques Rivière – Directeur: Jean Paulhan ».

La discrétion mise dans l'annonce de la promotion de Paulhan et le retrait « rétroactif » de Gallimard n'étaient pas fortuits et avaient la même signification: au vrai, on ne faisait que consacrer un état de fait.

Plus récemment, Laurence Brisset a publié *La NRF de Paulhan* (Paris, Gallimard, 2003).

4. – Henri VANDEPUTTE à Félix LABISSE  
Ostende, dimanche 11 mai 1930<sup>1</sup>

11.5.1930

Cher Labisse,

Je reçois réponse de M. Jacob<sup>2</sup>. Malade, infirme dit-il, triste, désabusé, ne voulant plus rien publier<sup>3</sup>. Je vous montrerai cette admirable page quand vous passerez par chez moi. J'ai insisté pour qu'il vous donne tout au moins un portrait.

Bien dévoué

H. Vandeputte

1. L.a.s., 1 p. sur papier à en-tête imprimé (« SOCIÉTÉ ANONYME/LES PALACES D'OSTENDE »), sans env. cons. (Collection particulière.)

2. Le 13 février, Max Jacob avait écrit à Henri Vandeputte (*CELC*, XI, 304):

Pour ton ami peintre littérateur, je pense qu'il pourrait envoyer son manuscrit à Jean Paulhan N.R.F. 5 rue Sébastien-Bottin, VII<sup>e</sup> Paris. Paulhan est amateur de belles choses modernes et capable de faire quelque chose pour les talents qui lui plaisent. Je ne puis que t'indiquer Paulhan: *je suis brûlé* partout, détesté de tous les journalistes, éditeurs, etc. Avec Paulhan je suis assez à mon aise. Si vraiment le poème de l'ami en vaut la peine (et je te laisse

judge) qu'il l'envoie de ma part. Paulhan sent le besoin de rajeunir sa revue et il m'écoute quand je lui désigne des jeunes.

Mais il semblerait que cette lettre ne soit pas celle à laquelle Vandeputte fait allusion ; ce serait une lettre postérieure non connue.

3. Max Jacob ne figurera pas au sommaire du premier numéro de *Tribord* (juin 1930). En revanche la livraison s'ouvrira avec ce texte de Vandeputte ([pp. 3-7], repris dans *ÆC*, VIII, 650-3):

### MAX JACOB

Il existe un beau livre de Christian Beck qui s'intitule *Les Erreurs*. C'est dans le sens d'errer physiquement que Beck a employé le terme, parce qu'il croyait que l'homme le plus libre, donc le plus noble, était celui, chemineau à la façon du premier Rimbaud, qui allait droit devant lui, sans un sou, à travers le vaste monde.

Il y aurait un fameux journal quotidien, amer ou indulgent, à faire sous le même titre, mais dans le sens de choses contraires à la vérité. L'écrivain comme le lecteur se trompent à tout instant. Lui qui écrit parce qu'il est toujours pressé d'avoir son argent et plus souvent bête qu'intelligent, celui qui lit parce qu'il est dangereux d'adopter une idée qui n'est pas courante et que la plupart des idées qui courent sont de la fausse monnaie, étant émises par les auteurs pressés dont nous avons parlé. Mais le sage gaspillerait, à redresser d'innombrables torts, les quelques heures qu'il lui est donné de vivre ; c'est pourquoi il adopte comme devise la maxime de ce Pacuvius cité par Anatole France : « Il vaut mieux les écouter que les croire » et vit silencieux pour être heureux autant que possible, qui est d'être oublié sauf de ceux, très rares, qui, vous ayant compris, vous aiment.



Tout cela n'est pas raison pour ne pas dire la vérité quand on en a l'occasion.

Max Jacob est aussi méconnu, malgré sa notoriété, qu'il est calomnié.

Né Juif, on ne veut pas croire qu'il puisse être un chrétien-catholique convaincu. Il l'est. On ne joue pas pendant vingt ans, quand personne ne vous voit, la comédie d'aller prier chaque jour, de six à huit heures du matin, au Sacré-Cœur de Montmartre. Comme expliquer cette conversion ? Par la poésie qui était dans Max, par la poésie qui est dans le culte catholique, par la bretonnerie. À la brune, un jour, le Christ est entré dans le petit logis, en contrebas, rue Gabrielle au fond de la cour. Il s'est profilé sur le mur blanc. Il a parlé dans le cerveau que nous avons l'habitude d'appeler cœur. Il a convaincu comme le plus beau des rêves celui qui n'aimait rien tant que rêver. Voilà la Foi. La Foi ne s'explique pas. À vouloir me prouver, quand j'avais seize ans, que j'avais raison de l'avoir, on me l'a fait perdre, sans doute irrémédiablement. Max Jacob croit : conséquence honnête, il se rend à l'église la plus proche. Poète moderniste, il a su embellir les laideurs de son temps en les écrivant, il va à la plus récemment bâtie, au Sacré-Cœur (la délicieuse Saint-Pierre-de-Montmartre est à côté, mais ce serait prie-Dieu pour esprits poétiques à la manière facile de Tout-le-Monde), il va à la plus laide et l'embellit dans sa prière. Il y retourne ; il voit les ridicules de Saint-Sulpice, des prêtres et des fidèles, mais les admet une fois pour toutes et les met à part, pour ne conserver que ce qui donne la grandeur et le charme inégalables aux églises romaines : le cérémonial intime et glorieux, le marmottement de l'officiant dans le silence, les feux de l'autel, la sonnette de l'Élévation, l'ardent buisson des prières muettes, tous ceux au cou penché et au cœur gonflé de détresse transmuée qui sont temporairement votre famille. On croyait ; en pratiquant cette religion, on arrive à se plaisir à croire.

N'oublions pas, enfin, que c'est à Quimper qu'est né Max, Jacob fils d'un Jacob tout ce qu'il y a de plus Jacob, israélite comme seul peut l'être un antiquaire. La voix de l'enfance est prépondérante dans le concert de notre vie. Plus Breton qu'Hébreu, l'ancien petit Max, quoi d'étonnant que, devenu si parisien (un Parisien de la province de la Butte, il est vrai), il ait entendu l'appel de la cloche de Quimper ?

Les gens de Paris – qui ne s'attardent pas plus que les autres à chercher la justice de la vérité – en rient encore – et ont bien tort – de cette conversion que évidemment au pays des abjurations politiques, ils avaient tout lieu de voir, à bout de nez, littéraire. Ce Max Jacob paraissait si vieux – et qui l'était peut-être –, ce Max Jacob à effets divers – et, sans doute, parce que naturellement il joue bien la comédie, très cabotin –, ce Max Jacob ami de Paul Poiret, converti ! catholique ! priant, à Montmartre comme les bonnes femmes et les officiers retraités ! Oh ! ma belle !

C'était, c'est, pourtant, sincère et vrai.

Nouveau bluff, chuchota-t-on, avec sympathie devant le pittoresque, lorsque le poète se retira à Saint-Benoît-sur-Loire ; chuchota-t-on sans savoir que ce monastère n'avait plus de monastique que le décor et que c'était le dégoût du vain bruit et le culte de la fichure de paix que ce noble allait chercher dans sa thébaïde au petit pied.

Et voilà pour le croyant.

L'homme maintenant.

Pour quelques épigrammes et coups de patte, distribués par amour de l'art, l'art de les donner, on le dit rosse, ce grand cœur, ce cœur d'enfant généreux. La Bonté est une Sainte Geneviève, veillant sur Paris quand Paris dort ; telle est celle de Max Jacob, attentive aux peines de ses amis et des inconnus. Quand j'avais du chagrin, je l'ai toujours vu paraître à point nommé, inattendu, délicatement pru-

dent dans ses consolations ; jamais quand je rigolais. Et je me crois ferme sur mes pattes dans l'existence. Qu'est-ce donc qu'il a pu faire pour les faibles à portée de sa blanche et douce, petite main d'évêque. C'est par hasard que les femmes sont belles, les artistes créateurs, les industriels adroits : je n'estime importants, bienfaisants et méritoires, que deux sortes d'êtres, les simples qui accomplissent sans faire de mal à personne leur tâche quotidienne, et ceux qui, comme Max Jacob, sont toujours là pour remettre droits les esprits désemparés, pour panser les blessures des sentiments.

Autre qualité, son désintéressement. Il faut être pauvre pour avoir le cœur pur, ou vivre comme si l'argent n'existait pas et comme a vécu Max Jacob. Tous les Juifs savent faire de l'argent, celui-ci ne voulut jamais en faire ; qui, plus malin et plus averti qu'un autre, eût pu devenir millionnaire au contact des vingt grands artistes, lui d'abord, qu'il fut le premier à découvrir.

Moins notoire, rien ne lui plaisait autant que de porter le pardessus fatigué de vêtir un de ses amis, sinon séjourner deux ou trois jours dans l'atelier qui l'avait accueilli. À Montmartre et à Montparnasse on prononçait tapeur. Moi qui l'ai beaucoup connu et devant qui il dévoilait ses plaies (avec une humilité qui, comme lui, n'était pas toujours sincère), je ne l'ai jamais vu taper que pour d'autres. Deux heures à pied pour aller demander, à un peintre illustre, Picasso avouons-le à l'honneur de celui-ci, une somme relativement élevée dont avait besoin urgent un peintre aujourd'hui riche, alors sans un, et qui venait de s'engager. Ce jour-là, Max n'avait pas en poche de quoi déjeuner lui-même. Sans compter toutes les fois où, se sachant des témoins, il tendait trois louis sur cinq à l'une des innombrables gênes montmartroises. Si ça l'embête que je raconte ça, tant pis ; il importe que l'histoire littéraire conserve le portrait authentique que je trace.

Au centre d'une compagnie – famille de sa concierge, amis artistes, salon de la princesse qui se pare de son goût pour les Beaux-Arts – il y a un cœur chauffant, un jaillissement rayonnant d'esprit et de sensibilité – c'est Max Jacob. Il a lu les mauvais, les pires, les meilleurs, il connaît et transforme en actualités toutes les anecdotes. Sur chaque grand homme, le mot du connaisseur, qui le remet à la place de son exacte valeur. La conversation, dont il est plus vif tisonnier, languit ? Il s'assied au piano. Il n'a jamais appris à jouer, mais il a retenu tous les airs. Il compose sur le champ à l'instar de n'importe qui. Il vous berce ou vous estomaque, selon votre humeur. Il rend l'existence agréable, selon son destin.

Un de ses arts, en effet, c'est de vivre. Il a mis de la couleur sur le terne de nos jours où il est passé, ce peintre ; de la poésie, ce poète, sur toutes les heures que nous avons vécues avec lui. Pour plaire ? Sans doute. Pour que la vie nous plaise, plus sûrement. Forme la plus rare, dans notre société de mufles, forme la plus agréable de l'amour.

L'écrivain ?

Son art est grave, sans en avoir l'air, comme toutes les véritables œuvres d'art.

Parce qu'il ne pontifiait pas, parce que sa cravate était jaune serein ou pourpre fuchsia, parce qu'il venait d'une Bretagne bretonnante en passant par la place du Tertre, on crut à un Banville cubiste, on ne retint que les allitérations et calembours dont il se complaisait, avec malice, à parsemer la surface de ses plaintes pathétiques.

Écoutez à nouveau « Saint Matorel » ; vous entendrez la mer comme dans une conque et un cœur aussi émouvant que celui de la femme qui s'avoue au confessionnal.

« Le Phanérogame » a l'air de se moquer de la routine d'esprit que nous appelons logique ; il s'en moque ; il a raison ; il cabriole par intelligence et

ricane avec fierté. Dans *Le Cornet à dés*, nous nous voyons cernés d'enseignements masqués.

*Le Terrain Bouchaballe*, où l'auteur se répand, exprès, en prodigieux bavardages, est bien un peu tourneboulang ; mais quelle humanité serre de près, avec tendresse, quelle humanité du peuple de Paris qui est le plus humain du monde, dans *Filibut ou la montre en or*.

Quelle grandeur dans l'aveu, plus cynique et plus humble qu'on ne croit, dans *La Confession de Tartuffe*.

Mais la meilleure des écritures est fatalement, dans ses vers, dans *Le Laboratoire central*. Fatalement parce que le vers contraint par l'harmonie, est le condensé idéal. Surtout quand il est d'un vers-libriste, dont la forme colle à l'âme originale comme le linge mouillé au corps.

Nous sommes ensevelis sous les gens qui ne savent pas écrire, ou, si vous préférez car cela revient au même, sous ceux qui écrivent comme tout le monde. Nous sommes dégoûtés de lire, par le mensonge de la prose contemporaine qui sert à déformer la vérité. Heureusement qu'il nous reste quelques peintres qui s'apprennent à devenir géniaux en peignant comme ils voient, ou comme ils visionnent et quelques poètes, deux ou trois, dignes d'être comparés à Max Jacob qui vit, peint et écrit sous le signe de Max Jacob.

## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos, par Jean BINDER .....	7
Principaux repères chronologiques, par Jean BINDER .....	21
Introduction, par Victor MARTIN-SCHMETS .....	27

### LETTRES

1. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 3 octobre 1929.....	33
2. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 12 janvier 1930.....	36
3. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 26 mars 1930.....	41
4. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 11 mai 1930.....	44
5. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 24 juin 1930 .....	51
6. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 5 novembre 1930.....	55
7. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 30 mai 1931.....	57
8. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 23 juin 1931 .....	58

9. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 28 octobre 1931.....	60
10. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 28 novembre 1931.....	62
11. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 11 décembre 1931.....	64
12. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 14 décembre 1931.....	90
13. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 4 février 1932.....	101
14. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 18 février 1932.....	108
15. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 19 février 1932.....	110
16. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 6 juin 1932.....	111
17. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 6 juin 1932.....	113
18. Félix Labisse à Henri Vandeputte, 7 juin 1932.....	114
19. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 7 juin 1932.....	116
20. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 13 octobre 1932.....	117
21. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 6 décembre 1932.....	124
22. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 24 décembre 1932.....	134
23. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 19 janvier 1933.....	145
24. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 11 février 1933.....	155

25. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 19 mars 1933 .....	162
26. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 11 avril 1933 .....	165
27. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 22 février 1934 .....	172
28. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 25 septembre 1934 .....	174
29. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 6 octobre 1934.....	177
30. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 8 octobre 1934.....	178
31. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 10 octobre 1934.....	181
32. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 19 octobre 1934.....	185
33. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 19 octobre 1934.....	187
34. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 20 octobre 1934.....	188
35. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 23 novembre 1934.....	189
36. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 1 <sup>er</sup> décembre 1934 .....	191
37. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 21 décembre 1934 .....	200
38. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 25 octobre 1935.....	203
39. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 28 octobre 1935.....	204
40. Henri Vandeputte à Félix Labisse, 11 novembre 1935.....	206



41. Henri Vandeputte à Ninette Labisse, 22 août 1929.....	207
42. Henri Vandeputte à Ninette Labisse, 2 novembre 1932.....	208
43. Henri Vandeputte à René [?], 28 octobre 1930.....	209
 Dédicaces.....	 211

APPENDICE :

Textes de Henri Vandeputte sur Félix Labisse

1. Labisse.....	215
2. Labisse chez Corman .....	220
3. Labisse au Kursaal d'Ostende pour le plaisir des noctambules.....	230
4. La Peinture – Labisse expose .....	237
 Table des matières.....	 241